

## Bibliographie de la Société de Notre-Dame de Montréal (1639-1663) accompagnée de notes historiques et critiques (suite)

Marie-Claire Daveluy

Volume 16, Number 3, décembre 1962

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/302224ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/302224ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

### ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this document

Daveluy, M.-C. (1962). Bibliographie de la Société de Notre-Dame de Montréal (1639-1663) accompagnée de notes historiques et critiques (suite). *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 16(3), 455–463.  
<https://doi.org/10.7202/302224ar>

## BIBLIOGRAPHIE \*

*Bibliographie de la Société de Notre-Dame de Montréal*  
(1639-1663)  
*accompagnée de notes historiques et critiques*

### DEUXIÈME PARTIE

*Bio-bibliographie des Associés de Montréal*  
(suite)

Année 1645

- 44.—QUEYLUS (Gabriel de Tubières de Levy de), abbé de Loc-Dieu, prêtre de Saint-Sulpice (1612-1677).

#### A. — NOTES BIOGRAPHIQUES

Voici une autre fastueuse figure d'ecclésiastique d'ancien régime, un riche seigneur, un abbé commendataire du XVII<sup>e</sup> siècle: Gabriel de Queylus, né en 1612, à Privezac près de Villefranche, au diocèse de Rodez. Abbé de Loc-Dieu, en Rouergue, dès 1623, c'est à Paris qu'il poursuit ses études. Entré dans les ordres, il fut élevé à la prêtrise par Monseigneur de Gondî, le 15 avril 1645. Quelques mois plus tard, reçu docteur en théologie, il sollicitait son admission, le 26 juillet, dans la Compagnie de Saint-Sulpice. M. Olier devait trouver en lui un fidèle et zélé disciple. « Personne, peut-être, déclare l'érudit sulpicien, M. Eugène Lévesque dans son édition des *Lettres* de M. Olier (Paris, 1935, I: 400-401, note de la lettre 162), n'aida plus activement le Serviteur de Dieu dans la fondation de ses premiers établissements que ce vertueux prêtre. » En effet, dès 1647, nous le voyons en route pour Rodez accompagné de M.

---

\* Voir notre *Revue*, V: 139-147, 296-307, 445-460, 603-616; VI: 146-150, 297-306, 458-463, 595-605; VII: 457-461, 586-592; VIII: 292-306, 449-455, 591-606; IX: 141-149, 306-309, 458-462, 594-602; X: 295-302; XI: 137-142, 298-304, 449-457, 608-614; XII: 144-147, 294-302, 443-453; XIII: 137-149, 298-305, 450-460, 594-602; XIV: 142-149, 302-311, 626-635; XV: 141-154, 466-472, 611-616; XVI: 294-307.

du Ferrier,<sup>34</sup> afin de jeter les bases d'un séminaire à Villefranche. L'année suivante, M. Olier le retient à Paris et lui remet la conduite de la communauté des prêtres de la paroisse Saint-Sulpice. Puis, successivement, en 1649 et en 1650, il est auprès des évêques de Nantes et de Viviers, s'occupant de la fondation de séminaires dans ces villes épiscopales. A Viviers, il travailla efficacement aussi à la conversion des protestants. Enfin, en mai 1656, il se rend à Clermont et vaque à l'établissement d'un séminaire dans cette ville.

M. Lévesque, dont nous avons suivi le texte qui résume l'activité de M. de Queylus durant dix ans, ajoute ceci : « Mais l'œuvre, pour laquelle il [M. de Queylus] a le plus travaillé et le plus souffert [c'est nous qui soulignons], c'est la fondation du Séminaire de Ville-Marie dans le Canada. » M. de Queylus, nous le savons, vint au Canada, pour la première fois en 1657.<sup>35</sup>

<sup>34</sup> Jean du Ferrier est né en 1609, à Toulouse où son père était juge-mage. Venu à Paris pour suivre des cours en Sorbonne, il se lia d'amitié avec un camarade d'étude, François Caulet, abbé de Foix, le futur évêque de Pamiers. Ordonné prêtre en 1638, Jean du Ferrier devint, tout comme M. Caulet, un fervent disciple du Père Charles de Condren, oratorien. Se vouant à l'œuvre des missions dans les campagnes de France, il rencontrait bientôt un autre disciple du Père, l'abbé Jean-Jacques Olier. Celui-ci convainquit sans peine MM. du Ferrier et de Foix de l'urgence de travailler à la réforme des séminaires de France. Tous trois, aidés des conseils et forts de l'approbation du Père de Condren, créèrent, en décembre 1641, la Compagnie de Saint-Sulpice. Après de longues et dures années de labeur, la santé de M. du Ferrier fut irrémédiablement compromise. Il dut quitter Saint-Sulpice, habiter dans le midi de la France et accepter des fonctions de grand-vicaire à Rodez, puis ailleurs. Impliqué dans les affaires de la Régale, il dut subir l'exil, puis la détention à la Bastille. Il y mourut le 20 avril 1685 (Voir les *Lettres* de M. Olier, éd. Lévesque, 1935, 115-116).

<sup>35</sup> Nous devons mentionner, au moins en note, une opinion contraire, énoncée par le Père Camille de Rochemonteix, s.j., dans son ouvrage : *Les Jésuites et la Nouvelle-France* (Paris, 1896), II : 203ss, 213ss. Le Père déclare que « M. de Queylus aurait fait un premier voyage dans la Nouvelle-France vers 1644 ». Cette assertion sollicita notre attention venant d'un historien dont nous avons admiré l'effort d'impartialité et la psychologie sans favoritisme dans ses récits et ses portraits. Mais à quelle source avait puisé l'auteur relativement à ce voyage de 1644 ? Le Père nous donne comme référence l'historien-jésuite, le Père de Charlevoix, dans son *Histoire et Description de la Nouvelle-France* (Paris, 1744), II : 340, éd. in-4. Cependant nous préférons citer, au lieu des paroles textuelles du vieil historien, celles très exactes, certes, qu'en a tirées le Père de Rochemonteix, et reproduites avec quelques ajoutés qu'il signale entre parenthèses, dans la précieuse brochure qu'il publiait en 1897 : *Réponse à un mémoire intitulé : Observations à propos du P. Le Jeune et de M. de Queylus par M. l'abbé Gosselet, docteur ès-lettres* (Versailles, Henry Lebon, 1897), 15-16. Cette citation a le mérite d'être la dernière que le Père de Rochemonteix a présentée sur le sujet qui nous occupe. La voici : « Le Père de Charlevoix, écrit Rochemonteix, raconte à la date de 1659 : « Il y avait deux

Il fut choisi pour cette lointaine mission par M. Olier lui-même, avec trois compagnons : Messieurs Gabriel Souart, Dominique Galinier et Antoine d'Allet, peu de temps avant la mort du fondateur. Il devint le supérieur de ce petit groupe de missionnaires. Les quatre Sulpiciens qui allaient constituer le premier clergé paroissial de Ville-Marie arrivèrent devant Québec en juillet. Ils débarquèrent à l'île d'Orléans sous la conduite de M. de Maisonneuve qui revenait de France sur le même navire et dont le séjour à cette date n'avait pas d'autre motif que d'amener enfin à Ville-Marie des fils de M. Olier pour prendre charge de la paroisse. M. de Maisonneuve « les conduisit chez M. Maheu » (*Journal des Jésuites*, éd. Laverdière et Casgrain, 1871, 217).

« A la nouvelle de l'arrivée de M. de Queylus, écrit le Père de Rochemonteix (*op. cit.*, 215), le supérieur des Jésuites, le Père Jean de Quen, n'écouterant que son cœur, accourt au-devant de lui à l'île d'Orléans, et le conduit à Québec; il lui fait visiter la résidence, l'église, Sillery. Peu de jours après, continue le Père, dans le courant de la conversation, M. de Queylus montre ses lettres de grand-vicaire [...] Par amour de la paix, le Père de Quen préfère se retirer [quoique les lettres patentes de M. de Queylus n'annulassent point ses propres lettres de grand-vicaire de l'Archevêque de Rouen, en qualité de supérieur des Jésuites]. » Et le Père de Rochemonteix de remarquer qu'il le fit « sans calculer les conséquences de sa déférente bonté, ou plutôt de sa faiblesse [...] Il ajoute: Nous devons dire cependant qu'il réserva ses droits jusqu'à plus ample informé. C'était déjà trop d'avoir remis entre les mains de M. de Queylus, l'exercice de l'autorité dont il était dépositaire depuis un an » (*Ibid.*).

ans que ce Séminaire (Saint-Sulpice) avait acquis tous les droits des premiers propriétaires de cette île (Montréal). Plusieurs années auparavant (avant 1657) M. l'abbé de Queylus était venu à Québec muni d'une provision de grand-vicaire de l'Archevêque de Rouen, mais comme la juridiction de ce prélat sur la Nouvelle-France n'était fondée sur aucun titre et que les évêques de Nantes et de La Rochelle avaient les mêmes prétentions que lui, l'abbé de Queylus ne fut point reconnu en qualité de grand-vicaire et s'en retourna en France. Il revint, en 1657, avec les députés du Séminaire de Saint-Sulpice. » Hélas! je crois que le Père de Charlevoix qui publiait son *Histoire [...] de la Nouvelle-France* en 1744 (cent ans après les événements ci-dessus) et qui avait amassé un nombre de documents imposant pour l'époque autour des faits, a confondu les dates et les circonstances. Du reste, la citation, reproduite ci-dessus, débute par une autre inexactitude. Car ce n'est pas en 1657, comme le dit Charlevoix, que le Séminaire de Saint-Sulpice acquérait tous les droits des premiers propriétaires de l'île de Montréal, c'est-à-dire de la Société de Notre-Dame de Montréal, mais bien exactement le 9 mars 1663, date du

Et les ennuis, les conflits d'autorité, de préséance et de caractère commencèrent. Je n'ai certes pas l'intention d'entrer dans les détails des malheureux incidents dont eurent à souffrir, non seulement M. de Queylus, comme le signale M. Eugène Lévesque, mais aussi les Jésuites.<sup>36</sup> Mais revenons à deux ans auparavant, en 1655, alors qu'à la nouvelle que la guerre iroquoise avait cessé en Nouvelle-France, les assemblées du clergé de France avaient été de nouveau saisies de la question d'un évêché au Canada. « Les directeurs de la Société de Montréal, qui désiraient beaucoup avoir au Canada pour évêque [— c'est encore le P. de Rochemonteix qui nous le rappelle —] un membre de la Congrégation de Saint-Sulpice [portèrent aussitôt devant] l'assemblée cette double question : l'établissement à Québec d'un siège épiscopal et la nomination à cet évêché d'un prêtre sulpicien. Ils prièrent enfin Mgr Godeau, évêque de Vence,<sup>37</sup> qui avait plaidé leur cause depuis déjà deux ans, mais sans nommer le titulaire choisi par eux, de presser maintenant les choses et de faire connaître le nom du futur évêque de Québec. » En consé-

---

contrat de *Donation de l'île* par les Associés de Montréal. Le voyage, vers 1644, de M. de Queylus est tout à fait improbable pour les autres raisons suivantes : en 1644, M. de Queylus n'était ni prêtre (il fut ordonné le 15 avril 1645) ; ni sulpicien (il entra dans la Compagnie le 26 juillet suivant) ; ni membre de la Société de Montréal (dont il fit partie sur la demande de M. Olier, un des fondateurs, toujours en cette même année 1645). Puis, de 1645 à 1657, il devient difficile également d'admettre un tel voyage. Le *Journal des Jésuites* dont les notes débutent en 1645 l'aurait certainement mentionné. Comment passer sous silence l'arrivée d'un grand-vicaire de l'Archevêque de Rouen ?

<sup>36</sup> Le Père de Rochemonteix auquel il faut recourir quand il s'agit de bien connaître les faits et les personnes qui entourèrent M. de Queylus, recommande à ses lecteurs de lire les ouvrages suivants : « Sur l'abbé de Queylus et les Jésuites, le lecteur peut consulter M. Faillon, tome II, chapitre XII : p. 5-12 et 23-31 inclusivement, et M. Gosselin qui suit presque toujours pas à pas M. Faillon, le tome I de sa *Vie de Mgr de Laval*, p. 98, 111 et suiv » (*Ibid.*, II : 211, note). Puis, le Père de Rochemonteix (*ibid.*, II : 302, note) conseille plus loin de nouveau ses lecteurs : « Voir sur tout ce qui a rapport aux démêlés du Vicaire apostolique [Mgr de Laval] et de l'abbé [de Queylus] : 1° la *Vie de Mgr de Laval*, par M. [l'abbé Auguste] Gosselin, t. I, p. 11, Ch. IV ; 2° *Histoire de la Colonie française*, par M. Faillon, tome II, p. 336 et suiv ; p. 472 et suiv. »

<sup>37</sup> Monseigneur Antoine Godeau, né en 1605, fils d'Antoine et de Marie Terge, fut un prélat lettré. Il avait été jadis un habitué de l'Hôtel de Rambouillet où on l'appelait, à cause de sa petite taille et de la considération qu'il témoignait à la fille aînée de Madame de Rambouillet, « le nain de Julie d'Angennes ». Il fut aussi l'ami des Scudéry, de Claude de Chaudebonne, d'Habert de Montmor, et membre comme ce dernier de l'Académie française. Sacré évêque de Grasse en 1636, il devint en 1650 titulaire du siège de Vence. Trois ans plus tard, on le vit ne se réclamer que de son titre d'évêque de Vence. Il mourut d'une attaque d'apoplexie le 17 avril 1672.

quence « dans la séance du 10 janvier 1657, présidée par le Cardinal Mazarin, l'évêque de Vence désigna cet abbé [M. de Queylus] comme ayant toutes les qualités requises pour les hautes fonctions de l'épiscopat. En outre, persuadé que ni le roi, ni Mazarin n'accepteraient un évêque hostile ou simplement peu sympathique aux Jésuites, il ajouta de son propre chef ou sur la recommandation des Associés, que la personne de l'abbé de Queylus était agréable aux Pères jésuites avec lesquels il faut qu'un évêque soit de bonne intelligence pour l'avancement de l'Évangile en ces quartiers-là » (*Ibid.*, II : 210).

Mais voilà, les Jésuites qui n'avaient pas été consultés, préférèrent, dès qu'ils apprirent la candidature de M. de Queylus et les démarches des Associés de Montréal, proposer de leur côté un candidat de leur choix. Ils avaient certes tous les droits possibles d'agir ainsi, ces vaillants missionnaires à l'œuvre depuis plus d'un quart de siècle dans les forêts de la Nouvelle-France, et comptant déjà de grands martyrs et des saints. « Ils recommandèrent donc, dans ce même mois de janvier 1657, à la nomination du roi, l'abbé François de Laval de Montigny. » Cette proposition, déclare Rochemonteix, « fit échouer la candidature de l'abbé de Queylus ».

Lorsque Mgr de Laval, sacré évêque de Pétrée, à l'église de Saint-Germain-des-Prés, le 8 décembre 1658, arriva au Canada le 16 juin 1659, « sur les six heures du soir », le *Journal des Jésuites* nota : « Nous reçûmes en procession Mr. l'Évesque sur le bord de la Rivière et en l'église de Québec » (258). Puis, l'atmosphère religieuse à Québec se chargea quelque peu, car, est-il dit dans l'*Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec* : « A peine M. de Laval fut-il débarqué qu'il y eut plusieurs discussions pour sçavoir [sic] à qui les communautés obéiraient et nous nous trouvâmes assez embarrassées, car M. l'abbé de Queylus avait des pouvoirs de Mgr l'archevêque de Rouen qui avait été reconnu jusqu'alors pour le supérieur du pays : bien des personnes disaient qu'il était au-dessus de Mgr de Pétrée qui n'était que vicaire apostolique. »

Au commencement du mois d'août, le 7 précisément, M. de Queylus qui résidait à Ville-Marie depuis 1658, descendit enfin à Québec, rendit visite à Mgr de Laval, et « promit toute amitié au représentant du Saint-Siège ».<sup>38</sup> Marie de l'Incarnation remarqua au sujet de cette visite : « Cet abbé, écrit-elle à son fils, est descendu de Montréal pour saluer notre prélat; il était établi

<sup>38</sup> *Journal des Jésuites*, 264.

grand-vicaire en ce lieu là par Mgr l'Archevêque de Rouen ;<sup>39</sup> mais aujourd'hui tout cela n'a plus lieu, et son autorité cesse. »<sup>40</sup> En effet, toute cette question de juridiction qui troubla la quiétude des âmes peu après l'arrivée de Mgr de Pétrée, et nonobstant les protestations de bonne entente de M. de Queylus, n'allèrent cesser qu'au départ de celui-ci, en octobre 1659. Départ, malheureusement non définitif, comme on devait le voir deux ans plus tard.

Car M. de Queylus, bien que le roi lui ait défendu expressément de sortir du royaume [de France] sans sa permission, partit bientôt pour Rome à l'insu du nonce de Paris. A Rome, il finit par obtenir de la Daterie apostolique, sans en avertir la Propagande, une bulle qui autorisait la création « d'une cure indépendante du vicariat apostolique, qui ensuite donnait au supérieur de Saint-Sulpice le droit de présentation à cette cure, et à l'Archevêque de Rouen, le droit de nomination ».<sup>41</sup> Et le voici, une fois en possession de cette bulle et des privilèges qu'elle contenait, déjà en voie d'exécution, de retour à Québec, toujours malgré la défense du roi, le 3 août 1661. Après une visite à Mgr de Laval auquel il présente la bulle de la Daterie apostolique et après qu'il eût refusé toutes les modifications proposées par l'évêque et même passé outre à ses menaces de le frapper des censures ecclésiastiques, on le vit « le 5 août, la nuit, [...] s'en aller à Montréal ».<sup>42</sup> Cette situation, heureusement, ne devait pas durer, car on avait enfin appris à la Cour le départ de M. de Queylus. Le roi Louis XIV, fort mécontent, donna l'ordre au gouverneur de faire repasser immédiatement en France le Sulpicien en lutte ouverte avec le Vicaire apostolique. M. de Queylus se rembarqua donc pour la France le 22 octobre 1661. Ainsi finit la déplorable opposition « engagée par M. de Queylus contre l'autorité du Vicaire apostolique ».<sup>43</sup>

Cependant, en dépit de ses défauts de caractère, M. de Queylus, au dire des historiens, Rochemonteix tout comme Faillon et l'abbé Auguste Gosselin, était reconnu comme un ecclésiastique « pieux, dévoué, instruit, détaché des biens de ce monde ». Le récollet Chrestien Le Clercq, Colbert, l'intendant

<sup>39</sup> François Halary de Champvallon et non de Champollion, comme l'écrit le Père de Rochemonteix.

<sup>40</sup> *Lettres historiques*, 542.

<sup>41</sup> Rochemonteix, *op. cit.*, II : 298.

<sup>42</sup> *Journal des Jésuites*, 301.

<sup>43</sup> Rochemonteix, *op. cit.*, II : 302. — Le Père ajoute en note : « Mgr de Laval ne reçut qu'en 1665 la nouvelle officielle de la mesure définitive prise contre l'abbé de Queylus par la Propagande et le Souverain Pontife. »

Talon, louent aussi son désintéressement, sa piété et son zèle. Tous ces conflits d'autorité et de caractère dont il nous a bien fallu tenir compte, même en les résumant beaucoup, n'étonnaient guère à cette époque où le gallicanisme fleurissait, où le pouvoir royal comme certaines fonctions de la magistrature et de la politique, comme aussi les droits attachés aux grandes pairies et seigneuries ecclésiastiques ou laïques étaient absolus ou tendaient sans cesse à l'absolutisme.

M. de Queylus, redisons-le, aima surtout Montréal. Il n'abandonna jamais l'effort colonisateur qu'il avait désiré y poursuivre. Jeanne Mance, en 1658, malade, privée par accident de son bras droit, et songeant à se faire remplacer auprès des malades, connut quelque chose de ses dispositions autoritaires pour mener lui-même à bien tout projet religieux ou autre concernant Ville-Marie. Connaissant les désirs particuliers de Jeanne-Mance, il n'en décida pas moins qu'il était préférable d'installer à l'Hôtel-Dieu de Montréal des religieuses de l'Hôtel-Dieu de Québec, au lieu des Hospitalières de Saint-Joseph, dont la venue de La Flèche, en France, s'entourait de difficultés, de dépenses et d'une recherche ardue des capitaux nécessaires pour leur subsistance au Canada. Il fallut toute l'habileté diplomatique de notre grande infirmière et les secours d'argent assez considérables de la riche Madame de Bullion pour lutter victorieusement contre la volonté de M. de Queylus. Lorsque Jeanne Mance revint de France à l'automne de 1659, en compagnie de trois Hospitalières de Saint-Joseph, M. de Queylus s'apprêtait à quitter le Canada par ordre du roi.

Sept années s'écoulèrent entre le deuxième et le troisième et dernier séjour de M. de Queylus en Nouvelle-France. Il s'installa en 1668 à Ville-Marie, en qualité de supérieur du Séminaire. Chaque fois, son retour eut de très heureux résultats et tout se passa dans une atmosphère pacifiée. Ville-Marie prospérait alors de façon étonnante. On a souvent remarqué et souligné de 1667 à 1671, la montée soudaine du chiffre de la population de Montréal. En 1666, il y avait dans la petite colonie montréalaise, 585 âmes, mais en 1671, « grâce à la vigilance et aux travaux de M. de Queylus » on y comptait entre 1,400 et 1,500 âmes. En cette même année 1671, la santé du supérieur de Saint-Sulpice à Montréal s'altéra gravement. Il dut quitter définitivement le Canada pour la France. Il se retira, malade et résigné, au Séminaire de Paris où il mourut le 20 mai 1677.<sup>44</sup>

<sup>44</sup> C'est la date que nous donne M. Lévesque dans son édition des *Lettres de M. Olier* (401) contrairement à quelques autres biographes qui donnent la date du 20 mars 1677.

Mais avant de terminer cette esquisse biographique, essayons de reconstituer autour des dernières années de M. de Queylus, quelque tableau toujours émouvant pour ceux qui ont évoqué avec ou comme nous, l'ensemble des événements qui caractérisa l'existence bienfaisante mais un peu tumultueuse de ce Sulpicien. Souvenons-nous que M. Olier le forma spirituellement et lui accorda toute sa confiance et son affection. Surtout affirmons que Montréal garde encore avec une tendre fidélité le souvenir de ses bienfaits sans nombre.

Reportons-nous donc maintenant à l'année 1675, au Séminaire de Paris, alors qu'un jour de mars, M. de Queylus recevait, dans sa petite chambre de malade, deux visiteurs distingués qui avaient été jadis des antagonistes déclarés: Mgr de Laval et la bulle de Clément X avait nommé, en octobre 1674, évêque de Québec et des possessions françaises en Amérique du Nord, et le Père Ragueneau, jésuite, procureur des missions de la Nouvelle-France. Un entretien suprême a lieu. L'atmosphère, baignée de la clarté du printemps, apparaît cordiale, détendue, agréable. Sur une table, et bien en évidence, un document attend la signature des interlocuteurs. Il s'agit d'un acte de donation de 6,000 livres par M. de Queylus aux Sœurs de l'Hôtel-Dieu de Québec et qui sera remis d'abord au procureur en France de cette communauté, puis, finalement emporté en Nouvelle-France par Mgr de Laval qui s'y rendait incessamment. Oh ! la précieuse et radieuse image ! M. de Queylus qui est au soir de sa vie, porte sur sa figure aux traits tirés, le lumineux reflet de sa profonde paix intérieure. Tout est pardonné et oublié, entre ces trois grands serviteurs de Dieu dont le Canada connut l'exaltant dévouement.

#### B. — NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Nos références à travers les pages de notre étude ont déjà signalé plusieurs ouvrages à consulter. Avant d'indiquer nos rappels aux œuvres déjà insérées dans cette *Bibliographie* sur la Société de Notre-Dame de Montréal, nous mentionnerons les quelques nouveaux volumes consacrés tout particulièrement à M. l'abbé de Queylus.

259. — Gosselin, abbé Auguste, *Vie de Monseigneur de Laval*. Québec, 1890. 2 vol. in-8.

N.-B. Un abrégé de cet ouvrage fut publié à Québec en 1901.

260. — Rochemonteix, P. Camille de, de la Compagnie de Jésus, *Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVIIe siècle*

d'après beaucoup de documents inédits. Avec portraits et cartes. Paris, Le Touzey et Ané, 1896. 3 vol. in-8.

261. — Rochemonteix, P. Camille de, de la Compagnie de Jésus, *Réponse à un mémoire intitulé: Observations à propos du P. Le Jeune et M. de Queylus par M. l'abbé Gosselin, docteur ès-lettres.* Versailles, Henry Lebon, imprimeur-éditeur de l'évêché, 17, rue du Potager, 1897. 27 pages. 27.3 x 13.7 cm.

N.-B. Brochure rare et précieuse dont je dois la connaissance et la consultation à l'érudit Père Léon Pouliot, s.j. Je lui en exprime ici ma reconnaissance.

*Rappels:*

A consulter les ouvrages suivants déjà décrits dans notre bibliographie: les numéros 22, 23, 43, 45, 46, 49, 51, 52, 53, 54, 55, 59, 66, 67, 70, 74, 79, 102, 105, 108, 111, 146, 151, 155, 189, 192, 193, 233.

(à suivre)

MARIE-CLAIRE DAVELUY  
*de l'Académie canadienne-française*

---

Que diriez-vous d'un nouvel abonnement offert à la  
REVUE D'HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE FRANÇAISE à titre  
d'étrennes ?